



INSTITUT DE FRANCE.

FUNÉRAILLES

DE

M. D'ANSSE DE VILLOISON.

8 floréal an 13.

Bibliothèque Maison de l'Orient



167581

L'INSTITUT NATIONAL, en exécution de l'arrêté pris dans sa séance du 25 frimaire an 7, a assisté aux funérailles de M. d'Ansse de Villoison, membre de la classe d'histoire et de littérature ancienne.

Au lieu de la sépulture, M. Quatremère de Quincy, membre de la même classe, a prononcé le discours suivant :

MESSIEURS,

L'INSTANT qui voit rendre à la terre la dépouille mortelle de l'homme le plus célèbre, convient toujours mal

à son éloge. Quand tout nous parle du néant des choses humaines, il est difficile de s'entretenir des illusions de la renommée. Cet instant funèbre n'inspire que la douleur, et ne peut être que l'instant des regrets.

Le savant illustre que nous pleurons sera loué un jour devant vous. Une plume habile à retracer tous les genres de mérite et de talent, décrira ses travaux, reproduira ses traits, et plaçant son image à la suite des portraits de ces hommes célèbres dont vous êtes les successeurs, lui consacrerá le seul morument digne de lui, je veux dire l'hommage d'une louange impartiale décernée librement au milieu de ses pairs et de ses rivaux.

Aujourd'hui vous avez permis que la voix du sentiment et de l'amitié préludât à l'éloge qu'il doit recevoir dans le sanctuaire de la science. N'attendez donc de moi, Messieurs, d'autre accent que celui de la plainte, d'autre expression que celle de nos regrets.

Quel sujet put jamais en exciter de plus amers? Nous perdons M. de Villoison à cet âge qui, pour le talent de beaucoup d'hommes, n'est que celui de la maturité. La nature auroit-elle donc imposé à la vie littéraire ces mêmes termes qui règlent la durée des individus, en proportion de celle de leur accroissement? Dans ce cas M. de Villoison auroit vécu long-temps; car il fut savant presque dès l'enfance. Son nom dès le collège étoit un nom célèbre. Ses disciples, je me le rappelle, ne le prononçoient qu'avec admiration. Ses succès prodigieux

dans l'étude des langues, et sur-tout de la langue grecque, faisoient déjà présager qu'il deviendrait une des colonnes de l'hellénisme. Déjà sa place se marquoit parmi les maîtres de l'érudition, parmi ces hommes dont le vaste savoir et les volumineuses recherches finiroient par n'être plus croyables, si de temps à autre la nature ne produisoit des hommes tels que M. de Villoison. Bientôt l'Académie des belles-lettres, dans un temps où de nombreux et utiles ouvrages n'y étoient pas toujours un titre d'admission incontestable, s'empressa, par une exception très-honorable, mais unique depuis sa fondation, d'ouvrir ses portes à un jeune homme de vingt-un ans, qui n'avoit encore rien publié. C'est que l'Académie avoit la prescience de ce qu'il vaudroit un jour. En se l'associant, elle n'acqueroit point le revenu déterminé d'un mérite connu; elle s'approprioit, si l'on peut dire, un domaine dont le produit étoit incalculable.

Peu d'hommes ont de si bonne heure fait concevoir d'aussi grandes espérances, peu d'hommes ont été plus fidèles à tenir les engagements toujours périlleux d'une réputation précoce.

M. de Villoison n'a jamais cessé de vivre de la vie des savans. Infatigable dans l'étude, insatiable de connoissances, doué d'une mémoire prodigieuse, il employa sa vie toute entière en recherches et en travaux, dont peut-être il n'auroit jamais trouvé le terme, parce

que c'est le propre de la passion de la science de reculer toujours le but à mesure qu'on en approche. Et comme à chaque qualité la nature a attaché la contre-partie d'un défaut, peut-être est-il permis de penser que trop facilement les hommes se laissent entraîner par l'ardeur des recherches, au point de prendre le moyen de la science pour sa fin, et ce qui n'est que l'instrument pour le résultat.

Cette méprise dans l'érudition ne fut, toutefois, que celle des plus grands hommes en ce genre; et si M. de Villoison l'avoit partagée, elle ne seroit encore propre qu'à donner de son savoir l'idée la plus relevée. L'Europe le regardoit comme le premier de tous les hellénistes. Sa réputation toujours croissante en France comme au dehors, dans l'opinion de ses amis, comme de ses rivaux, venoit de lui mériter une nouvelle couronne. On eût dit qu'habitué à être regardé comme un phénomène, il ne pouvoit trouver de récompense que dans des exceptions.

C'en fut une bien flatteuse, sans doute, que cette chaire spéciale d'enseignement de la langue grecque, antique et moderne, créée exprès pour lui, et fondée récemment par l'Empereur au Collège de France.

Pourquoi faut-il que cette faveur distinguée, qui ne devoit être, à son âge, qu'un encouragement à en mériter d'autres, ait été tout à la fois et le prix et le terme de sa course? A peine avoit-il commencé ses doctes le-

çons, si propres à faire revivre parmi nous le goût pour la littérature de ce peuple dont tous les peuples doivent se faire gloire d'être les disciples, qu'une maladie dont l'effet ne s'annonçoit pas comme devant être si fatal, l'a enlevé presque subitement et à ses anciens travaux et à ses nouveaux exercices.

Quelques consolations, Messieurs, pourront adoucir nos regrets. M. de Villoison n'étoit pas du nombre de ces savans ambitieux de la renommée d'un jour, qui calculent leurs efforts sur le prix des suffrages du moment, et se contentent d'une gloire viagère. Il travailla par amour du travail; il fut savant par zèle pour la science. Aussi ne se pressoit-il point de publier les grands ouvrages, à la confection desquels on eût dit qu'il avoit engagé sa vie toute entière. Il hisse un corps complet de paléographie en un volume infolio. Il laisse un recueil en 17 volumes de ses voyages en Grèce. Heureusement la postérité ne sera point à son égard aussi sévère qu'il l'étoit lui-même. Elle jugera sans doute comme achevés des travaux qu'il auroit peut-être toujours regardés comme des ébauches. Des moyens conservatoires ont été pris pour garantir l'intégrité de ses manuscrits, qui ne tarderont pas à voir le jour.

Ainsi, M. de Villoison revivra encore pour nous dans ces productions inédites, la seule famille qu'il laisse après lui, la plus capable de perpétuer son nom et de nous rappeler son souvenir; et s'il est vrai que la partie

la plus noble de l'homme n'est pas ce corps , enveloppe périssable d'une intelligence immortelle, j'aime à penser que cette douce et chère opinion nous fera retrouver , dans les ouvrages posthumes de M. de Villoison , la substance la plus précieuse , et peut-être aussi l'image la plus vraie du savant , du confrère , du maître et de l'ami que regrette en particulier chacun de ceux que cette triste cérémonie a rassemblés sur sa tombe.

